Document généré le 19 avr. 2024 07:33

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

La quarantaine et après

Anne-Marie Clément, *Petites primeurs* (encres de Maria Desmée), Saint-Hippolyte, le Noroît, 1996, 66 p.
Louise Fournier, *Les départs souverains*, Laval, Trois, 1996, 75 p.
Maurice Cadet, *L'illusoire éternité de l'été*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1996, 72 p.
Christiane Frenette, *Les fatigues du dimanche*, Saint-Hippolyte, le Noroît, 1997, 76 p.

Jacques Paquin

Numéro 87, automne 1997

URI : https://id.erudit.org/iderudit/40178ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Paquin, J. (1997). Compte rendu de [La quarantaine et après / Anne-Marie Clément, *Petites primeurs* (encres de Maria Desmée), Saint-Hippolyte, le Noroît, 1996, 66 p. / Louise Fournier, *Les départs souverains*, Laval, Trois, 1996, 75 p. / Maurice Cadet, *L'illusoire éternité de l'été*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1996, 72 p. / Christiane Frenette, *Les fatigues du dimanche*, Saint-Hippolyte, le Noroît, 1997, 76 p.] *Lettres québécoises*, (87), 45–46.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Anne-Marie Clément, *Petites primeurs (encres de Maria Desmée)*, Saint-Hippolyte, le Noroît, 1996, 66 p., 12 $.
Louise Fournier, *Les départs souverains*, Laval, Trois, 1996, 75 p., 14,95 $.
Maurice Cadet, *L'illusoire éternité de l'été*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1996, 72 p., 10 $.
Christiane Frenette, *Les fatigues du dimanche*, Saint-Hippolyte, le Noroît, 1997, 76 p.

La quarantaine et après

POÉSIE
Jacques Paquin

La quarantaine est-elle le début ou la fin ? Tout dépend du sens que les poètes veulent bien donner à cette étape.

LA QUARANTAINE, NOUS DIT LE DICTIONNAIRE, est l'isolement imposé aux voyageurs et aux marchandises en provenance de pays où règnent certaines maladies contagieuses. Oublions la dernière partie de la définition et nous retrouvons le fil directeur de ces quatre recueils ; chacun des poètes s'est (vu) imposé un isolement qu'il va tantôt tourner à son propre bénéfice (Anne-Marie Clément et Maurice Cadet), tantôt essayer d'exorciser par le voyage (Louise Fournier) ou par le détachement (Christiane Frenette). La quarantaine, c'est aussi ce qui réunit les trois femmes poètes qui appartiennent à la même génération. Fait de plus en plus courant, deux d'entre elles en sont à leur premier recueil.

La sérénité des commencements

Bien qu'il paraisse dans la collection « Initiale » des Éditions du Noroît, consacrée aux premières œuvres, *Petites primeurs* d'Anne-Marie Clément fait non seulement preuve d'une grande maturité d'écriture, mais c'est aussi un très beau recueil. Ce qui fait la qualité de cette quarantaine de poèmes en prose se mesure d'abord aux écueils que réussit à contourner une poésie inspirée, comme bien d'autres, par l'écriture de Marguerite Duras. Trop de poètes se limitent à dresser l'inventaire du mobilier d'une pièce presque aussi vide que leur propos. Ou, pour le dire autrement, ils alignent des bouts de narration pour meubler le silence de la page blanche. Ce sont des poètes par défaut et, pour eux, la poésie, c'est l'échec du récit. Anne-Marie Clément est poète avant tout et propose un projet d'écriture. L'intitulé *Petites primeurs* ne fait pas uniquement office d'enseigne, il resurgit sous diverses formes : « primes heures », « petites heures », « premières paroles », ce qui montre bien que ce recueil constitue un parcours d'une grande homogénéité. Dès l'ouverture du recueil, avec un titre qui en dit long, « Filature », le lecteur est séduit par l'invitation implicite que lui lance la poète :

Mes cheveux coupés, abandonnés sur le plancher, comme un voile qu'on aurait distraitement laissé glisser. Les ai jetés par la fenêtre. Sont partis à la file, petits bâtons dressés, rideau tiré sur mes pensées. Ai suivi la trame offerte de ma toison déliée. (p. 9)

Chacune des pages écrites tend à recréer, selon une expression de Fernand Ouellette, des « commencements », terme récurrent qui explique les multiples références aux origines du monde, au récit de Noé, voire à l'origine du récit lui-même. On poursuit la filature, on cherche le fil, les images se défilent mais, une fois trouvée, l'histoire recommence toujours. Impossible de finir, on doit toujours recommencer. Anne-Marie Clément admet éprouver de la difficulté (une angoisse peut-être ?) à finir. Aussi le recueil se présente-t-il comme la somme de fragments multiples à travers lesquels il faut trouver son chemin par le biais de l'écriture. L'acte d'écrire est mis en scène, mais on ne trouvera nulle part quelque mécanique ronflante, bien au contraire ; cette poésie, située aussi bien à l'orée du jour que du monde, est fertile comme « une terre de promesses où neigent des mots blancs sur les bourgeons foliaires » (p. 26). Ce qui frappe enfin, c'est la grande sérénité qui traverse tous ces poèmes. Les paysages marins ne sont jamais loin, à cause de la proximité du fleuve (les paysages de Rimouski, sans doute, où elle a fait des études), l'enfance, la lumière, les motifs les plus simples, mais où l'essence des choses compte moins que la réunion de leurs éclats. Voilà un recueil substantiel.

Faux départs

Louise Fournier appartient à la même génération qu'Anne-Marie Clément. Elle aussi trouve sa finalité dans les commencements puisqu'il est beaucoup question de départs et de voyages. Toutefois, la comparaison s'arrête là. Composé de deux grandes parties inégales (« Les départs souverains » et « Écrans »), le recueil de poèmes versifiés, usant de quatrains ou de quintils la plupart du temps, trace le désir du voyage qui ne peut être atteint que par l'abandon. Abandonner est le mot d'ordre, mais surtout, il faut s'abandonner à l'errance et à la transformation que fait subir le trajet nomade. La trajectoire des poèmes énonce un déchirement entre l'évasion possible et l'enfermement appréhendé :

toute une vie un départ
bors du monde multiplié
avec une seule parole
chaque jour enfermé dans un vertige
comme une sangle autour du cou (p. 13)

Sur le plan formel, cette contradiction se traduit par un travail rythmique qui cherche à creuser l'écart entre le vers et la syntaxe tout en sauvegardant la forme traditionnelle du vers : « immobiles et solaires / avec des ailes de plomb ils voyagent / en solitaires poursuivent des liens éternels » (p. 44). Quelques discrètes, mais significatives références (un texte est intitulé « Kenya », par exemple) donnent à penser que la poète s'est inspirée d'un voyage en Afrique pour organiser son recueil, mais elles servent aussi un propos plus vaste, aussi bien la déroute et la dérive d'un couple que celle de la communauté humaine. Si Anne-Marie Clément n'arrive pas à finir, ici, c'est plutôt l'inverse : « dans les marges

du monde / je retrouve mon récit » (p. 28) pour accéder à une « fin souveraine » (p. 28). Rien à redire de ce côté, donc, et pourtant ce recueil m'a laissé tiède. Il suffirait sans doute d'isoler une strophe de l'ensemble (c'est tout l'art de la quatrième de couverture !) pour y découvrir une saveur que ne permettait pas de déceler une lecture globale. Ainsi, ces deux vers qui ouvrent « Nomade » : « Avec une étoile dans la tête / je poursuis des soleils odorants » (p. 41). Mais un recueil n'est pas la somme de morceaux choisis, c'est aussi une totalité, bien qu'elle soit constituée de fragments. Et dans ce cas précis, il me semble que les tronçons du parcours n'arrivent pas à former un chemin véritable. Bon, peut-être ma lecture est-elle due aux apories d'une approche impressionniste ? Soit. Mais l'écriture de Louise Fournier souffre de faiblesses trop évidentes, qui tiennent entre autres à des négligences de la part du comité de lecture de la maison d'édition. Les poèmes sont truffés de substantifs en *-ment* qui se combinent à une kyrielle de participes présents. Voilà qui rend bien pénible le périple des nomades qui habituellement ont le pied léger. Il est dommage que « Écrans », la section la plus intéressante, soit aussi la plus brève. La représentation de l'acte de peindre est tout à fait réussie et devrait être poursuivie à l'occasion d'un prochain recueil.

Éphémères canicules

Est-ce faire offense à la poésie que d'imaginer certains recueils comme compagnons d'été ? Comment ne pas emporter le recueil de Maurice Cadet qui parle dans un langage savoureux de *L'illusoire éternité de l'été ?* L'auteur parle de l'été en connaissance de cause, lui qui est originaire d'Haïti mais qui a fait carrière à Chicoutimi et a dû subir, bon an mal an, les « caprices de la canicule et du froid » (p. 12). La fugacité de la belle saison est d'autant plus douloureusement vécue que le poète est rendu à une période de sa vie où l'été ne peut être qu'un mirage. Le bilan, qui rappelle les saillies d'Alphonse Piché contre l'état de vieillesse, est brutal et lapidaire, mais n'est pas exempt d'ironie :

tu as beau atteler tes écritures
aux voltiges des rieuses de la côte
tu voles en rase-mottes
tu déplumes tranquillement de l'aile
et sur ta carcasse de plomb s'écaille déjà le temps mort. (p. 8)

La poésie de Cadet possède un autre registre, elle sait jouer du lyrisme le plus enflammé avec « Journal d'une déchirure », ou effectuer des variations sur l'air de *Il pleut bergère*. Dans la plus pure tradition de Pétrarque s'adressant à sa bien-aimée Laure (ici, elle a pour nom Belamour), le poème déroule toutes les modulations propres aux bonheurs passagers de l'amour. Les huit brèves sections du recueil retracent un cheminement qui va du midi au soir (« Saison des grisailles, le soir »), pour aboutir en bout de course à la nuit (« Nocturnes ») et à la courbe de l'âge (« Intimité crépusculaire »), ou encore de l'amour d'une femme à l'amour des mots (« Le jeu des mots »). Ce poète, qui en est à son troisième recueil aux Écrits des Forges, a le verbe folâtre, malgré la conscience d'un horizon qui se rétrécit, et trouve sa consolation dans une phrase empruntée à Michel Tournier : « Il n'y a de bonne intimité que crépusculaire. »

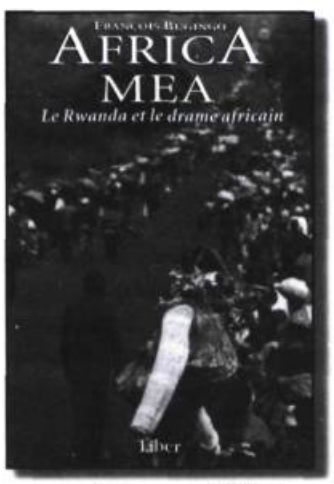
Maurice Cadet

Une poésie anémique

Quel contraste avec ce dernier recueil ! C'est un regard très sombre que porte Christiane Frenette sur elle-même et sur le monde. Est-ce fatigue, comme l'indique l'intitulé *Les fatigues du dimanche*, ou désenchantement ? La crainte de la vieillesse étonne à un âge où il est bien difficile d'en parler pour soi-même. Sait-on d'ailleurs parler de la mort, à quarante ans, autrement que pour autrui ? On aurait le goût de dire à Christiane Frenette : « Mais vous êtes trop jeune ! » Et encore, cette angoisse apparaît si forte qu'elle obnubile toutes les ressources du discours poétique. Parler de la mort, c'est déjà l'assumer un peu, mais nulle part dans le recueil on apprend quoi que ce soit sur ce qui oppresse la locutrice. Cette dernière, notamment dans la première partie intitulée « N'habiter qu'une partie des choses », se dédouble et dresse le constat de sa vie présente : « ton silence couvre les bruits / tu vas comme la mer sa marée / la laine sur ton corps se démaille / tu poursuis parce qu'il le faut / crouler au bord du chemin / ou sur un trottoir sale ne te convient pas » (p. 12). Voilà qui fait frémir ! Tout le recueil est dans cette tonalité, il n'existe pas de répit pour ce lent et lancinant détachement de soi. On croirait que Christiane Frenette a décidé de se donner la mort dans l'appréhension de la mort véritable. Je me suis même surpris à me demander s'il n'y avait pas là un drame humain, sous-jacent à ce recueil, tant cette poésie a le moral à zéro. Poussant encore plus loin la dépersonnalisation, la poète écrit : « le vent brûle le visage / la maison rétrécit / on pense au trou dans la terre / une lampe refuse de s'éteindre » (p. 41). Après « Banlieue solitude » qui une fois de plus attire des propos méprisants — la banlieue est sans doute le thème le plus honni ces dernières années ! —, dans la dernière des huit sections du recueil, « L'image farouche du désordre », le regard se tourne avantageusement vers l'observation sociale. Écrit en courte prose, contrairement aux poèmes qui précèdent, le propos n'est pas plus optimiste, mais son ironie féroce nous épargne la dépression totale.

LIBER

François Bugingo
AFRICA MEA
Le Rwanda et le drame africain



246 pages, 28 dollars